

PHÉNOMÉNOLOGIE ET ONTOLOGIE DES AMBIANCES. POUR UNE PENSÉE MERSIVE

PHENOMENOLOGY AND ONTOLOGY OF ATMOSPHERES.
TOWARDS A MERSIVE WAY OF THINKING

BRUCE BÉGOUT¹

Abstract: Far from designating the way we feel about the varying situations we experience, atmospheres express the expressive and tonal qualities of these situations. Thus, from the perspective of an ecophenomenology of ambiances, it is absolutely useless to distinguish between appearing in itself and appearing to us, to posit, prior to the appearance of a subjective phenomenality of consciousness, an asubjective phenomenality of the world, since, in the manifestation of any ambience, these distinctions no longer apply.

Keywords: Atmosphere, ecophenomenology, appearing.

Résumé: Loin de désigner la manière dont nous ressentons les situations variables de notre expérience, les ambiances expriment les qualités expressives et tonales de ces situations. Ainsi, du point de vue d'une écophénoménologie des ambiances, il est absolument inutile de distinguer apparaître *en soi* et apparaître *pour nous*, de poser, avant l'apparition d'une phénoménalité subjective d'une conscience, une phénoménalité asubjective du monde, puisque, dans la manifestation de toute ambience, ces distinctions n'ont plus cours.

Mots-clés: Ambience, écophénoménologie, apparaître

Resumo: Longe de designar a maneira como sentimos as situações variáveis da nossa experiência, as atmosferas expressam as qualidades expressivas e tonais dessas situações. Assim, do ponto de vista de uma ecofenomenologia das atmosferas, é absolutamente inútil distinguir entre aparecer em si e aparecer para nós, colocar, antes do aparecimento de uma fenomenalidade subjetiva de uma consciência, uma fenomenalidade assubjetiva do mundo, uma vez que, na manifestação de qualquer atmosfera, essas distinções não têm mais sentido.

Palavras-chave: Ambiente, ecofenomenologia, aparecer

¹ Université de Bordeaux-Montaigne/SPH; Email: bruce.begout@gmail.com.

1. Ni vécu ni chose

Une ambiance, à savoir une situation possédant une tonalité affective, n'est rien d'autre que sa manifestation ici et maintenant. Ce qu'elle est, nous ne pouvons le savoir qu'à partir de la manière dont elle nous apparaît. Elle appartient en effet à un type d'êtres qui n'existent qu'en tant qu'ils se manifestent et comme ils se manifestent. Or, si l'on se rapporte à ce que Husserl a établi dans ses recherches phénoménologiques, il n'existe en tout et pour tout que deux grandes régions d'apparaître: la conscience et la réalité extérieure. Tout ce qui apparaît est lui-même distingué selon deux types d'être distincts, et même séparés, comme il est écrit dans le tome 1 des *Idées directrices*, par «un abîme de sens [*Abgrund des Sinnes*]»: le vécu immanent et la chose transcendante. Le champ phénoménal se divise ainsi entre, d'un côté, (a) la région des vécus, que l'on peut elle-même diviser selon des sous-catégories, par exemple celles des vécus intentionnels et des vécus non-intentionnels, des vécus d'acte d'appréhension et des vécus hylétiques simplement «présentatifs» (*darstellenden*), et, de l'autre, (b) la région des choses matérielles, qui, de la même façon, admet à son tour de multiples sous-divisions en fonction du type de choses qui apparaît (chose naturelle, culturelle, artistique, etc.).

Où se situe l'ambiance dans ce schéma? A-t-elle le mode d'être du vécu, et notamment du vécu affectif? Ou, au contraire, en raison de son lien avec les situations spatiales, relève-t-elle de la chose matérielle? Il est tout d'abord évident, pour des raisons que nous allons examiner et sur lesquelles ont insisté plusieurs penseurs, que le phénomène de l'ambiance, si affectif soit-il, n'est pas réductible à un état psychique. Rien dans son apparaître, sa spatialité, sa temporalité, son relief et son air propre, ne renvoie directement à un vécu. Que l'ambiance soit ressentie par un sujet ne signifie pas qu'elle soit un contenu immanent et psychique de ce sujet. Au contraire, ce qui se manifeste immédiatement dans ce phénomène, c'est son caractère pour ainsi dire asubjectif, si l'on entend par là le fait que ce caractère, à savoir sa tonalité affective particulière, n'est pas directement référé à un sujet. L'ambiance que je ressens n'est pas *mon* ambiance, c'est l'ambiance qui apparaît tout autour de moi et que d'autres que moi peuvent ressentir. Alors que je m'attribue automatiquement une sensation affective organique (une douleur) ou un sentiment intentionnel (ma colère à propos de quelque chose ou de quelqu'un), je ressens l'ambiance comme caractérisant aussitôt le monde environnant. Mais ce monde baignant dans une ambiance qui est là autour de moi n'est pas le nouvel objet intentionnel général de ma conscience. Il est ici tout à fait abusif du point de vue phénoménologique de faire de la totalité de l'expérience ainsi présente l'objet qui serait visé. L'objet de

l'ambiance n'est pas la situation dans son ensemble. Avec l'ambiance nous ne passons pas d'une relation intentionnelle à un objet à une relation intentionnelle au monde posé comme totalité des objets, nous passons d'une relation intentionnelle à une présence non-intentionnelle. D'une part parce que nous pouvons toujours entretenir une relation affective intentionnelle avec une situation, par exemple éprouver à son égard un sentiment de joie ou de colère; d'autre part parce que le phénomène de l'ambiance efface lui-même la distinction, dans sa donation, de l'acte de conscience et de l'objet visé. Viser une situation au sein d'un sentiment particulier c'est donc tout autre chose qu'être envahi par le caractère tonal de cette situation. Non seulement le phénomène de l'ambiance n'exprime pas quelque chose qui pourrait être un objet, mais il ne renvoie pas non plus à un sujet qui viserait cet objet de manière affective. Si, dès lors, un vécu organique ou un sentiment renvoie immédiatement à celui qui les ressent, de sorte que le caractère subjectif de ces vécus constitue une de leurs qualités manifestes, au sens où je ne peux pas aimer quelque chose sans savoir que je l'aime et sans savoir que cette relation immédiate à moi-même se manifeste dans le sentiment lui-même, il n'en va pas de même pour l'ambiance. L'ambiance lugubre d'une ruelle sombre et pluvieuse un soir d'hiver n'exprime en rien, dans sa manifestation, une modification affective de la subjectivité ni ne renvoie à elle; elle témoigne d'une qualité expressive de la situation elle-même. Que nous soyons capables de ressentir ce caractère lugubre de la situation, et même de le reconnaître comme tel en l'exprimant dans un jugement, ne signifie pas que nous en sommes les créateurs. C'est lui qui, comme une sorte d'affordance affective², sollicite notre expérience et cela parce qu'il *habite* de prime abord cette situation et la remplit de toute son expressivité. Partant, la situation donnée affiche un air lugubre *indépendamment* des éventuels sujets présents au sein de cette situation et capables de la saisir comme lugubre.

Or, pour Husserl, les vécus, si divers soient-ils, sont toujours des contenus immanents de la conscience, à savoir des parties *réelles* de son *continuum*, contenus immanents qui renvoient en outre à un unique centre d'expérience nommé sujet ou pôle-moi (*Ichpol*). Il n'existe manifestement

² Sur le rapprochement entre atmosphères et affordances (ou invites) affectives, voir Daniel Vesperman, «L'expressivité des atmosphères affectives comme articulation: Intégrer affectivité incarnée et constitution narrative de sens», in, *Le corps en émoi*, A. Delamare, A. Deudion et N. Depraz (éd.), Paris, Editions des compagnons d'Humanité, Bibliothèque des temps présents, 2022, p. 246: «les affordances affectives sont donc considérées comme un phénomène candidat pour spécifier la manière dont l'expressivité pourrait être liée aux normes perçues, afin de clarifier les atmosphères en tant que gestalts affectives». Cf. également, J. Krueger & G. Colombetti, «Affective affordances and Psychopathology», *Discipline Filosofiche*, 28, 2 (2018), 221-247.

rien de tel pour les ambiances. Phénoménologiquement parlant, il est donc erroné de rapporter ces phénomènes *immédiats*, *ubiquitaires* et *holistiques* que sont les ambiances à des contenus internes de la conscience. D'ailleurs, le sujet d'expérience fait lui-même spontanément la distinction entre, d'un côté, un vécu affectif interne, intentionnel (sentiment) ou non (sensation organique), et, de l'autre, une ambiance. Lorsqu'il éprouve *in situ* une ambiance, il sent quelque chose flottant autour de lui qui, tout en le pénétrant et l'enveloppant, le *décentre*, quelque chose qui semble appartenir plutôt au milieu ambiant dans lequel il est inséré qu'à sa sensibilité personnelle. Ce n'est pas ici le problème de la localisation de cet affect, en moi ou hors de moi, qui pose question, car, en ce sens, un sentiment intentionnel n'est pas plus *localisable* dans mon corps ou dans le monde, mais celui de sa qualité affective elle-même. Les propriétés phénoménales des ambiances, notamment leur dimension causale, spatiale et temporelle, se manifestent de manière autonome, sans se référer à un centre d'expérience que serait le moi ou la conscience émue. Bien que *conditionnée* par la présence d'une subjectivité affective, l'ambiance exprime un contenu phénoménal qui ne renvoie en rien à cette condition et la transgresse dans son mode de donation et ses données concrètes.

Par conséquent, à la différence du vécu concret, intentionnel ou non, le phénomène de l'ambiance n'appartient pas à la sphère immanente réelle³ et, comme tel, il ne se réfère pas dans son mode d'être à un sujet-pôle dont il serait le vécu. Car un vécu n'est pas uniquement un contenu réel de la conscience, c'est aussi pour Husserl un phénomène qui, en raison de la centration égologique de toute conscience, manifeste, dans son apparition même, sa dépendance vis-à-vis du moi. Cette dépendance s'exprime clairement par exemple dans son mode de temporalisation absolument identique à celui de la conscience dont il forme une partie concrète. Tout vécu est une partie réelle du flux de conscience égoïque. Or, sur ce point, le caractère temporel des ambiances n'a rien de commun avec celui des vécus immanents s'écoulant dans le flux de la conscience selon les lois de la présentation, de la rétention et de la protention. Là encore sa donation temporelle se singularise de celle des états de conscience fluents. Ce faisant, fait également défaut à ce phénomène la donation *adéquate*, voire *apodictique* du vécu interne, qui ne peut pas ne pas être saisi en sa totalité par le sujet qui le vit au moment où il le vit.

³ Edmund Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie pure et une philosophie phénoménologique*, tome I, trad. J-F. Lavigne (Paris: Gallimard, 2018), 107: «Sous le nom de vécu au sens le plus large du terme, nous entendons tout ce qui se trouve dans le flux du vécu; donc non seulement les vécus intentionnels, les *cogitationes* actuelles et potentielles, prises dans toute leur teneur concrète, mais encore tout ce qu'on pourra trouver de moments réels quelconques dans ce flux et ses parties concrètes».

Tandis que «toute perception immanente garantit nécessairement l'existence de son objet»⁴, et que donc sont exclus pour «la sphère absolue» du vécu le conflit, le simulacre et l'altérité, la saisie d'une ambiance ne relève pas de ce vécu non perçu qui était là avant que le regard de la réflexion ne se tourne vers lui et ne l'aperçoive comme une donnée absolue. À cet égard, si la réduction phénoménologique consiste, comme l'indique encore Husserl dans le § 37 de sa *Phänomenologische Psychologie* de 1925, à reconduire le regard vers les composantes réellement immanentes de la conscience que sont les *data* hylétiques et les actes intentionnels⁵, alors celle-ci ne peut s'appliquer aux ambiances qui, en raison de leur caractère non immanent et asubjectif, ne sont pas susceptibles d'être réduites à de telles données phénoménologiques internes.

Est-ce à dire alors que l'ambiance aurait le mode d'être des choses? Pas vraiment. Il est en effet impossible de lui attribuer les modes de la donation spatiale et matérielle des choses, notamment la donation par esquisses. Que les ambiances possèdent ainsi des qualités spatiales, notamment l'enveloppement et l'amplitude, ne signifie pas que cette spatialité soit celle des choses. Leur style est tout à fait différent. Si une chose ne peut nous apparaître que *sous une face*⁶, mais jamais sous toutes, et si cette apparition *sous une face* implique d'autres co-apparitions possibles sous d'autres faces, en fonction de la relation perspective qui se noue entre elles et le sujet qui les perçoit, l'ambiance ne possède absolument pas ce mode de donation *unilatéral*. On ne peut tourner autour d'une ambiance pour y découvrir de nouvelles faces cachées. Il n'y a donc aucun sens à se demander si une ambiance pourrait nous apparaître comme une chose avec sa donation par esquisses et horizontale. En outre, une ambiance n'est pas non plus la combinaison d'une donnée intuitive (la face perçue) avec un ensemble de co-données seulement aperçues dans une unité de chose posée comme une idée téléologique de type kantien. Si la perception de chose se caractérise dès lors par un mélange de perçu et d'aperçu, de données et de co-données dans un processus qui associe intuition et idée (celle de l'unité téléologique de la chose), le phénomène de l'ambiance se présente quant à lui dans une donation totale et sans reste. En un sens, à rebours de la transcendance de la chose qui est toujours *plus* ou *moins* que ce qu'elle est, une ambiance se donne toujours en une totalité présente et indécomposable, et si elle peut changer dans le temps – et c'est bien ainsi qu'elle se donne d'ordinaire en son caractère passager et fugace – elle ne le fait pas selon la règle des modifications chosales. Aussi une am-

⁴ Husserl, *Idées*, 138.

⁵ Edmund Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, (Paris: Vrin, 2001), 178.

⁶ Husserl, *Idées*, 130 sq.

bianche ne peut-elle *décevoir* une attente comme peut le faire une perception de chose, étant donné qu'elle se donne tout entière dans sa présence phénoménale et ne contient aucun cours de confirmation ou d'infirmité de sa donation ultérieure. Qu'elles soient plaisantes ou déplaisantes, durables ou passagères, les ambiances se manifestent donc comme des totalités spatiales non figurales et non substantielles. Elles n'ont pas de faces, de silhouettes, de perspectives, et, pour cette raison, elles ne se déroulent pas selon un cours réglé d'apparitions graduelles comme le font les choses spatiales qui, selon une téléologie infinie, visent toujours au-delà d'elles-mêmes une chose idéale jamais donnée⁷. Étant donné qu'elles ne possèdent pas de figure, mais un *air*, à savoir une tonalité spécifique, les ambiances manifestent plus l'arrière-plan expressif de la situation qu'une quelconque qualité appartenant aux entités composant cette situation. Ce sont des phénomènes qui expriment sur un mode affectif l'arrière-fond toujours variable de l'expérience et non ses formes perceptibles.

En résumé, pour saisir ce qu'est une ambiance, il faut préalablement se défaire des concepts traditionnels de sujet et d'objet et, dans le même mouvement, repenser la présence de l'homme dans le monde sur un mode autre que celui de l'intentionnalité⁸. Phénoménologiquement parlant, dans une ambiance, il n'y a pas de directionnalité intentionnelle. Celle-ci ne se présente pas comme ambiance *de ceci* ou *de cela*, c'est une présence affective globale et en expansion. La tonalité particulière d'une ambiance n'est donc pas son *objet*, ce n'est pas ce qu'elle vise et qu'elle recherche à rejoindre dans une donation totale, c'est tout simplement elle-même dans une donation déjà totale. Envahi par elle, je ne suis pas tourné vers la situation comme vers un objet que je revêts d'une valeur affective. Le monde lui-même comme la totalité ambiante de tous les étants n'est pas l'objet de ce que je ressens dans l'ambiance, car ce que je ressens c'est l'ambiance et non le monde ambiant. Je vis cette situation selon l'ambiance sans ressentir la moindre relation intentionnelle. Par exem-

⁷ Alors qu'une chose réclame en raison de son caractère auto-transcendant et horizontal une *exploration* quasi infinie, une découverte sans cesse progressive et auto-correctrice, l'ambiance met fin à toute attitude d'exploration puisque ce qu'elle a à livrer elle le livre tout de suite dans la totalité impressionnelle de sa manifestation. Ce mode de donation implique donc de notre part une réadaptation des techniques de connaissance.

⁸ Comme l'avait bien compris Heidegger qui, avec le concept de *Stimmung* développé dans *Etre et temps* (1927) puis dans *Les concepts fondamentaux de la métaphysique* (1929), essaie, le premier dans l'histoire de la pensée, de mettre au jour cette dimension ambiancielle de l'être-au-monde, irréductible, d'un côté, à l'être subjectif avec ses états privés et internes et, de l'autre, à l'étant chosial avec sa spatialité divisible et ses limites extérieures. L'ambiance n'est ni un affect organique-humoral ni un sentiment intentionnel-objectivant, c'est une expérience affective sans objet qui imprègne l'individu mais surtout la situation dans laquelle il se trouve.

ple, dans une atmosphère de joie ou d'inquiétude, il n'y a nulle trace de *visée de quelque chose*, nulle tension intentionnelle d'un sujet vers un objet, un état de choses ou une valeur. En revanche, je suis empli par l'affect ambianciel de joie ou d'inquiétude présentement manifeste dans la situation.

2. Ambiances et tiers être

Faut-il alors considérer que les ambiances sont des phénomènes mixtes empruntant leurs qualités, d'un côté, aux vécus immanents et, de l'autre, aux choses transcendantes? Ou faut-il plutôt admettre, en respectant à la lettre le pacte phénoménologique de l'équivalence entre mode d'apparaître et type d'être, qu'elles désignent une toute nouvelle région phénoménale, irréductible à la fois à la conscience et à la réalité chosale?

Si l'ambiance ne possède pas le mode de manifestation d'un vécu ni celui d'une chose spatiale, il serait pour le moins étonnant qu'elle découle du mélange des deux. Comment d'ailleurs quelque chose pourrait-elle être la combinaison de deux types d'être absolument contradictoires? Que veut-on dire exactement lorsque l'on dit de l'ambiance qu'elle serait un phénomène à la fois subjectif et objectif, mi vécu mi chose? Ce qui est sûr, c'est que cette théorie du mélange, que l'on rencontre souvent chez les atmosphérologues, présentant les atmosphères comme des phénomènes ambigus relevant à la fois des vécus et des choses doit, sous peine de rester énigmatique, répondre à deux questions fondamentales:

Premièrement, comme un phénomène pourrait-il *dériver* de la synthèse effective de deux phénomènes avec lesquels il n'a aucun rapport? Deuxièmement, comme ces deux types de phénomènes opposés, le vécu et la chose, peuvent-ils *se mêler* en un troisième type de phénomènes alors même qu'ils ne possèdent rien de commun? Il nous semble donc que, pour des raisons phénoménologiques et eidétiques qui tiennent au respect de leur mode de donation, les ambiances ne sont ni des quasi vécus, ni des quasi choses, encore moins des phénomènes qui seraient à la fois des vécus et des choses⁹. Ou alors si une ambiance paraît exprimer quelque chose qui appartient à l'un et à l'autre, c'est peut-être parce qu'elle manifeste quelque chose qui, les précé-

⁹ Sur ce point, nous nous écartons de la conception heideggérienne de la *Stimmung* (ambiance), telle qu'il la déploie à l'occasion de l'analyse de l'ennui dans les *Concepts fondamentaux de la métaphysique*: «la chose ne provoque pas l'ennui, mais ce dernier lui est tout aussi peu attribué par le sujet. Bref, l'ennui – et fondamentalement toute ambiance – est un être hybride, en partie objectif, en partie subjectif», Martin Heidegger, *Les concepts fondamentaux de la métaphysique. Monde, finitude, solitude* (Paris: Gallimard, 1992), 138.

dant tous deux, n'appartient ni à l'un ni à l'autre. Il convient donc de mettre au jour *une troisième manière d'être*¹⁰ ne relevant pas des deux premières (le vécu et la chose) et n'en étant pas non plus le simple assemblage. Aussi l'ambiance ne peut-elle être, en raison de son hétérogénéité ontologique radicale, ni l'un ni l'autre et encore moins l'un et l'autre. De nombreux chercheurs qui s'intéressent aux ambiances et à leur spécificité ontique soulignent la nécessité d'admettre ce troisième type d'être. Conscients d'agir dans un esprit contraire à celui de la sobriété ontologique exigée par Ockham, ils réclament cet *élargissement* du champ des étants. D'une certaine façon, ils souscrivent à ce que Griffero nomme un «inflationnisme ontologique»¹¹. Etant donné, d'une part, que les ambiances existent sans conteste, ce que nous croyons fermement puisqu'elles se manifestent tous les jours à nous et que nous les ressentons de manière immédiate, et, d'autre part, que les types connus d'être, psychique et physique, ne leur conviennent pas, il faut alors accorder sans plus tarder aux ambiances un mode d'être original sur la base de leur mode d'apparaître. Il faut ajouter à cela que le pacte phénoménologique, posant la nécessité de tirer des données phénoménales tout ce que nous pouvons apprendre au sujet de leur mode d'apparaître comme de leurs contenus apparaissants, nous enjoint de prendre au sérieux ce mode de donation ni psychique ni physique des ambiances. Autrement dit, une ambiance, puisqu'elle n'appartient ni à la région *conscience*, ni à la région *chose*, mais à une région de phénomènes originaux, *prescrit* de manière *a priori* ses modalités de manifestation et la manière dont nous devons la penser. Notre travail écophénoménologique ne consiste en rien d'autre qu'à répondre à ses *prescriptions* venant des phénomènes, à se mettre à leur écoute, à les respecter et à en rendre compte.

Avançons dans l'élucidation onto-phénoménologique des ambiances. Si l'ambiance ne renvoie ni à un vécu ni à une chose, elle semble renvoyer à un type d'expériences de ce qui se tient *entre*¹². D'une part, entre les choses elles-mêmes et, d'autre part, entre ces choses distinctes de leur fond et nous-mêmes. Mais là encore tout dépend de la manière dont on conçoit cette dimension écophénoménologique de l'*Entre*. Il ne suffit

¹⁰ Cf. Tonino Griffero, *Quasi-Things. The paradigm of atmospheres* (Albany: SUNY Press, 2017), XIII: «tertiary qualities or sentimental (and therefore atmospheric) ones, which permeate the space in which they are perceived».

¹¹ Griffero, *Quasi-Things* 53.

¹² Griffero, *Quasi-Things* XIV: «So in most cases, in our everyday life, atmospheres exist “between” the object (or rather, the environmental qualia) and the subject (or rather, the felt-body)». Même idée in Tadeshi Ogawa, *Phenomenology of Wind and Atmosphere*, Mimesis International, Series “Atmospheric spaces” n°9 (2021), 16: «Contemporary phenomenology is increasingly turning its attention towards what is “between” human beings and things; to what is between subject and object».

pas de dire que les ambiances relèvent de ces phénomènes *se glissant* entre les choses et nous, il faut préciser la nature de «cette nouvelle catégorie ontologique»¹³. Comment procéder? On peut tout d'abord saisir l'Entre comme ce qui relie les entités séparées. Ici l'Entre assume alors le rôle d'un *intermédiaire*. Il sert de point de passage entre le psychique et le chosal. Mais on peut, d'un autre côté, et de manière sans doute plus profonde, saisir cet Entre, non comme ce qui appartiendrait aux éléments distincts, à savoir un *entre-deux*, mais comme ce qui les précède depuis toujours. Dans le premier cas, l'Entre relève d'une *interface* qui, joignant les séparés, les fait communiquer selon une dimension commune. Le tiers est le résultat du *mélange* des deux premiers types d'être. On dépasse l'opposition du sujet et de l'objet en créant une sorte d'être hybride: le «sujobjet». Dans le second cas, l'Entre n'unifie pas les parties éloignées les unes des autres, il les biffe plutôt pour en révéler le fond ontologique commun. Ici, le tiers ne résulte pas d'une *réunion* des deux premiers éléments existants, il apparaît comme une dimension commune à ces éléments qui ne renvoie ni à l'un ni à l'autre. Tandis que l'Entre joue dans le premier cas de figure le rôle de la fusion, il ne fait rien fusionner dans le second cas, mais il replonge les entités distinctes dans une expérience mersive, homogène et originelle. Au commun qui naît d'une synthèse s'oppose le commun qui précède toute thèse¹⁴. Le modèle ontologique du tiers-être appartient dans le premier cas à l'assemblage, dans le second à l'affinité.

Il va sans dire que, pour nous, l'expérience de l'ambiance révèle ce fond commun de toute situation mondaine qui ne résulte pas d'un fusionnement d'éléments mais d'une affinité de tout avec tout. Chaque ambiance détermine les modalités selon lesquelles nous les prenons en vue. La logique de la mersion étant radicalement hétérogène à celle de la jection¹⁵, si, par conséquent,

¹³ Griffero, *Quasi-Things*, XV.

¹⁴ Inspiré par Schmitz et Griffero, le travail de Tadashi Ogawa cherche à mettre au jour sous le nom de *Ki* (esprit, air, souffle, vent, etc.) cette présence médiale de l'atmosphère qui précéderait le coupage et couplage ontologiques entre les sujets d'un côté et les objets de l'autre, et s'écoulerait comme une énergie vitale entre eux cf. Ogawa, *Phenomenology of Wind and Atmosphere*, 21: «my thesis is the following: the totality of atmosphere, manifesting itself within the human existence before anything else as world-horizon (...) is the pre-predicative, pre-logic dimension of what is “between” human and world». Même idée, p. 21: «atmosphere determines human beings before our identification with a subject and our independence from objects».

¹⁵ Par *jection*, il faut entendre ici, rappelons-le, un modèle théorique selon nous dominant dans la pensée occidentale où la compréhension de la réalité s'opère à partir de la présupposition (a) de substrats (le *jectum* du support constant) psychiques et physiques et (b) de relations entre ces substrats posés (relations d'introjection et projection entre

vécus et choses peuvent donner lieu à des expériences semblant brouiller leurs frontières, ce n'est pas parce que les vécus possèdent en eux quelque chose des choses et les choses quelque chose des vécus, mais parce que vécus et choses possèdent en eux quelque chose de commun qui n'est ni vécu ni chose: le fond homogène de l'expérience, l'unité non synthétique de la *médiance* qui précède toute immanence et toute transcendance. C'est dire que l'ambiance est *hétérogène* au vécu et à la chose, comme à leur mélange, mais c'est dire aussi que le vécu et la chose possèdent, en deçà de leur spécification, un fond commun ni vécu ni chosal, à savoir une *affinité transcendante*. Pour autant, ce fond continu d'homogénéité que révèlent les ambiances, même les plus passagères, n'engendre pas par lui-même les différences spécifiques du vécu et de la chose, il se maintient plutôt en elles en dépit de leur hétérogénéité. Il est ce qui est plus originel que toute finitude, à savoir que toute séparation. La spécification du vécu et de la chose n'est donc pas présente dans le fond, ni même à titre de potentialités. Ce qui se trouve en lui, c'est le *tiers être* auquel participent tous les êtres en dépit de leur spécification ontique. Le fond – à savoir l'Entre médial ou le champ homogène de l'expérience – demeure continuellement *co-présent* dans les étants psychiques et chosaux, comme si ceux-ci, tout en se déterminant selon les *a priori* matériels de leur région ontique respective, conservaient en eux un plan d'indétermination. Il nous faut donc redécouvrir l'Entre, le fond pré-dualiste de l'être, non comme relation entre les choses (et entre les sujets), mais comme ce qui les précède et les traverse. Car il y a une présence du fond qui n'advient pas qu'avec les sujets et les objets et qui, à plus forte raison, ne résulte pas de leurs rapports. Aussi, en tant qu'elle est manifestation de l'Entre, l'ambiance peut-elle être différente du vécu et de la chose et pourtant exprimer quelque chose de commun auquel participent, à leur niveau, le vécu et la chose, en tant qu'eux aussi contiennent, dans leur être spécifique, une dimension infra-spécifique. Il y aurait donc dans le vécu et la chose la persistance d'un fond non spécifié. Cette affirmation n'est pas le résultat d'une spéculation métaphysique sur les origines pré-phénoménales du monde posé comme puissance illimitée d'engendrement, mais le constat phénoménologique tiré de l'expérience des ambiances et de la manière dont elle prescrit la façon de les recevoir et de les concevoir¹⁶. Car c'est à chaque fois cette *affinité*

sujets et objets).

¹⁶ Ce qui signifie plus généralement que nous ne pouvons pas poser *sur le même plan* les trois types d'être, le vécu, la chose et l'ambiance, puisque les deux premiers ne s'opposent pas entre eux comme ils s'opposent à l'ambiance. La différence entre le vécu et la chose n'est pas équivalente à la différence entre le vécu ou la chose d'un côté et l'ambiance de l'autre. Entre le vécu et la chose, il n'y a rien de commun du point de vue de leur être spécifique, et pourtant ils possèdent quelque chose de commun qui subsiste en eux malgré leur spécification. Si l'ambiance a un mode d'être propre qui s'oppose radicalement aux

transcendantale de toutes choses – en bien ou en mal – qui est ressentie dans l'ambiance et qui lui confère son caractère anti-dualiste et mersif.

Mais n'est-ce pas poser alors l'existence d'une ambiance originelle qui précéderait *de facto* les éléments psychiques et chosaux semblant tout de même la composer et concevoir de manière pré-subjective une expérience ambiancielle des situations? Comment peut-on affirmer la présence d'une ambiance *en soi*, d'une ambiance comme qualité intrinsèque du fond de la situation, sans un sujet qui en ferait l'expérience sur un mode fusionnel ou non?

On l'a dit, la phénoménologie des ambiances implique une *dépsycho-logisation* et une *déchosification* de l'expérience. C'est quand le champ des sujets et des objets est suspendu, à savoir que notre conscience intentionnelle faisant le pont entre eux est abolie, que se manifeste une présence de type ambianciel. Dans ces conditions, l'étude philosophique des ambiances ne peut s'appuyer d'emblée sur la présupposition de subjectivités vivantes d'un côté et de situations objectives de l'autre. Elle appartient aux approches non dualistes qui, par un réalisme direct, entend parler des phénomènes tels qu'ils se donnent. Néanmoins, s'il n'est pas difficile d'admettre, comme nous l'avons montré plus haut, que les ambiances forment des phénomènes non chosaux, dans la mesure où elles ne sont pas des entités substantielles, délimitées et durables, il semble difficile et problématique de les détacher entièrement de l'expérience subjective. Que peuvent signifier des ambiances concrètes, avec leur ton caractéristique et leur durée propre, qui se produiraient en dehors de la présence de sujets censés ressentir ces ambiances? Peut-on vraiment affirmer que les ambiances forment des phénomènes indépendants des sujets en tant qu'elles manifestent le fond présubjectif de toute expérience? Toute ambiance, joyeuse ou triste, passagère ou durable, n'est-elle pas *l'ambiance de quelqu'un*? Ne nécessite-t-elle pas la présence d'une personne émue pour advenir et paraître? Que signifierait une joie ou une tristesse qui ne serait pas corrélée à un sujet qui l'éprouve?

Pour répondre à ces questions, il faut tout d'abord montrer que tout phénomène n'est pas nécessairement subjectif et que, par conséquent, de multiples choses et non choses se manifestent à chaque instant dans le monde sans

modes d'être du vécu et de la chose, elle manifeste aussi ce fond tonal de l'expérience auquel participent également, en dépit de leur séparation et de leur spécification, les vécus et les choses. Par où l'on voit que l'ambiance ne résulte pas du mélange des vécus et des choses en leur être spécifique, ce qui est impossible eu égard à leur hétérogénéité ontologique radicale, mais exprime sur le mode d'une affinité transcendante un fond d'être encore présent dans les vécus et les choses. Le commun ou l'Entre que révèle l'ambiance est la manifestation de ce fond qui ne provient pas du fusionnement du vécu et de la chose hétérogènes, mais de la présence en eux d'une dimension non spécifiée: l'affinité transcendante. Ce n'est pas un entre-deux, mais un *entre les deux*.

qu'il y ait à proximité d'elles des sujets capables de les percevoir. Il existe ainsi une dimension phénoménale intrinsèque au monde, aux choses et aux événements qui n'a pas attendu sa réception *dans* et *par* un sujet pour apparaître. Le champ phénoménal n'advient pas grâce à notre intervention. Il lui préexiste. Avant d'être une condition subjective de réception, voire de constitution, l'apparaître est une propriété de tout ce qui est. Toute phénoménalité n'est donc pas subjective, à savoir dépendante d'une conscience perceptive et centralisatrice, et la phénoménologie elle-même doit reconnaître, en-deçà de la phénoménalité subjective, à savoir l'apparaître *pour nous* dans la conscience, une phénoménalité du monde lui-même. C'est la raison pour laquelle on peut affirmer à bon droit que, si diverse soit-elle dans ses présentations concrètes, la phénoménalité est une caractéristique intrinsèque des choses et des non-choses, et qu'elle ne se réduit pas à sa traduction subjective. Autrement dit, avant le *phantasma*, il y a le *phainoménon*, avant la représentation subjective, il y a quelque chose qui apparaît *de* et *par* lui-même. On pourrait même ajouter qu'avant l'objectivation d'un quelque chose et la subjectivation d'un quelqu'un, il y a là, tout autour de nous, et sans nous, une présence expressive générale. Ainsi, instruit par la phénoménologie asubjective de Patocka, d'Arendt ou de Barbaras, il ne nous paraît pas aberrant de dire qu'il puisse y avoir apparition effective d'ambiance sans une personne pour laquelle il y aurait une telle ambiance. Non seulement il existe un monde sans nous, mais ce monde sans nous apparaît sans nous et n'a pas besoin de nous pour apparaître¹⁷. On pourrait néanmoins objecter que l'ambiance n'est pas tout à fait un phénomène comme un autre en tant qu'elle exprime une tonalité affective. Comment le champ phénoménal pourrait-il être ainsi affectif sans se référer à un sujet? C'est que, en vérité, l'affectivité d'une ambiance n'est pas celle d'un sentiment subjectif. Elle désigne ici une qualité expressive des situations. Tel paysage, tel moment du monde, tel environnement, possèdent à un moment donné une ambiance, à savoir expriment, de manière atmosphérique et physionomique, des qualités singulières qui appartiennent qu'à eux et qu'aucun sujet ne peut créer de lui-même. Imaginons une situation où aucun témoin ne serait présent: il y aurait alors, non seulement une *visibilité* de cette situation, à savoir le fait qu'elle se manifeste sans nous, mais il y

¹⁷ On pourrait même ajouter ici l'idée que, lorsqu'il apparaît *pour* et *en nous*, il n'est pas arrivé à destination ou complété. Son apparaître, tout expressif qu'il soit, est *indifférent* à notre phénoménalité subjective et ne dépend pas d'elle, ni comme son réceptacle ni comme son témoin privilégié. L'apparaître *en soi* du monde n'a pas besoin de l'apparaître *pour nous* de la conscience pour se manifester réellement ou entièrement. Même si personne n'était là pour recueillir cet apparaître – telle a été longtemps la situation cosmique antérieure à l'homme et telle sera la situation cosmique postérieure à lui –, il apparaîtrait et il apparaîtrait pleinement.

aurait également une *ambiancialité* de cette situation, à savoir le fait qu'elle dégage déjà une tonalité affective particulière. Que cette ambiancialité soit éprouvée ou non par une personne ne change rien à son air et à son relief tonal. Elle possède déjà son apparaître spécifique, s'exprime et se diffuse. Le propre du phénomène est de se manifester de lui-même. Il ne faut donc pas mesurer l'être phénoménal des ambiances à l'être du sujet pour lequel il y aurait des ambiances. De ce point de vue, la mise en avant systématique de la présence subjective, et de son rôle de *convertisseur* phénoménal, masque la phénoménalité des ambiances et le fait que leurs qualités affectives et expressives ne dépendent en rien de tels sujets récepteurs ou projectifs.

3. Ambiance en soi, ambiance pour nous

Mais faut-il alors distinguer entre, d'un côté, cette ambiance *originelle* et *en soi*, c'est-à-dire cette expressivité autonome des situations, et, de l'autre, l'ambiance *dérivée* et *pour nous*, celle que nous ressentons? Si l'on procède ainsi, par exemple comme le fait souvent Gernot Böhme qui différencie entre, d'une part, «l'élément atmosphérique», à savoir l'atmosphère objective non encore ressentie et, d'autre part, «l'atmosphère»¹⁸ proprement dite lorsque cet élément atmosphérique est réellement ressenti par un individu, ne nous exposons-nous pas à la ré-introduction d'une nouvelle dualité, non plus celle des vécus et des choses, mais celle de l'ambiance en soi et de l'ambiance pour nous? En opérant cette distinction, n'est-on pas conduit à poser la perception de l'atmosphère comme antérieure à l'épreuve de sa teinte affective et donc à manquer l'affectivité primordiale du phénomène ambianciel? On pourrait très bien supposer, dans cette perspective, que les ambiances primaires ne seraient que des ambiances *en puissance*, au sens où la situation posséderait un caractère expressif potentiel, qu'*actualiseraient* seulement les sujets qui les ressentent et les font accéder à la phénoménalité réelle. Il y aurait ainsi dans le monde des facteurs objectifs qui *prédisposeraient* à l'apparition des ambiances (lumière, son, odeurs, paysage, etc.) et ensuite seulement, lorsque ces facteurs agissent réellement sur des subjectivités présentes, l'émergence alors d'ambiances effectives. Dans ce cas-là, il serait difficile d'affirmer que les situations constituent des ambiances. Mais on pourrait toujours dire que, en raison des traits expressifs qui les caractérisent, ces situations *favorisent* en nous l'apparition des ambiances. Les

¹⁸ Gernot Böhme, *Aesthétique, Pour une esthétique de l'expérience sensible* (Dijon: Presses du réel, 2020), 85: «rappelons que nous établissons ici une différence entre l'atmosphère, en tant que modalité caractéristique de la co-présence, et l'élément atmosphérique qui forme une certaine classe de phénomènes naturels».

ambiances ne seraient pas encore là, mais elles seraient néanmoins prêtes à *éclore* si un sujet passant par là les ressentait effectivement. Or cette manière de faire, qui, notons-le, emporte souvent l'adhésion de ceux et celles qui se questionnent à propos des ambiances, ne nous convainc pas vraiment. Pour quelles raisons? Principalement, parce que, du point de vue phénoménologique, le seul où nous nous plaçons, il n'existe pas de *dérivation*. Nulle part nous ne faisons la rencontre effective avec cette distinction et ses deux éléments. Nous sentons une ambiance, nous ne sentons pas la *transition* d'une ambiance *en soi* vers une ambiance *pour nous*. De la même manière, nous n'éprouvons pas l'ambiance comme le *passage* à l'acte d'une puissance expressive antérieure. Nous sommes donc conduits à dire que l'ambiance *pour nous* n'est pas autre que l'ambiance *en soi*, *premièrement* parce que nous n'avons aucun moyen de montrer en quoi elles diffèrent, étant donné que nous sommes incapables de les poser comme des types d'expérience différents puis de les comparer entre elles, et *deuxièmement*, et de manière plus phénoménologique, parce que la manière dont la première se donne n'est pas différente de celle de la seconde. L'homme ne peut découvrir l'être comme monde qu'à l'intérieur d'un mode prédéterminé de l'ambiancialité. Et ce qu'il découvre là, ce n'est ni lui, ni la relation qu'il entretiendrait avec ce qui se tient devant lui ou avant lui, mais cette présence tonale de ce qui l'entoure et qui le précèdera toujours et se développera sans lui. Par où l'on voit que la tonalité affective n'est pas une structure *a priori* de l'ouverture au monde de l'être humain; elle est une structure *a priori* de ce monde lui-même¹⁹. Et tel est ce que nous ressentons dans n'importe quelle ambiance: cette préséance de l'expression sur toute impression. La fidélité *aux choses mêmes* nous conduit ainsi à poser que l'apparaître pour nous des ambiances confirme leur apparaître en soi. Nous éprouvons d'ailleurs de manière subjective le caractère absolument asubjectif et anonyme de l'ambiance, attendu que nous la vivons comme une ambiance qui appartient à la situation et non à nous-mêmes ressentant cette situation. Notre perception des ambiances relève du réalisme direct qui postule, au-delà de la perception elle-même, l'existence indépendante du perçu. Dans l'ambiance, aucun des deux termes supposés de la relation (vécu et chose) n'apparaissent, ni ne nous apparaissent, enco-

¹⁹ Sur cet *a priori* affectif et climatique, cf. Henri Maldiney, *Regard, Parole, Espace* (Lausanne: L'âge de l'homme, 1973/1994), 141: «Tristesse ou joie, angoisse ou confiance sont contemporaines de la phénoménalité des choses avant qu'elle n'ait cristallisé en objets, en individualités matérielles closes. Elles sont les *a priori* d'une communication avec le monde et peuvent, seules, articuler les structures pathiques de l'espace et du temps – qui sont les dimensions anticipatives de toute chose à paraître».

re moins cette relation *sans* ou *avant* les termes reliés²⁰. L'ambiance ne se donne pas en effet comme une *relation*, mais comme une présence totale, enveloppante et pénétrante. Non seulement les choses et les situations existent sans nous, mais elles nous préexistent toujours avec leurs qualités physiologiques et ambiancielles propres. Dans ces conditions, l'ambiance ne découle pas de la *relation* qui s'instaurerait entre une situation mondaine et nous, elle est déjà présente de manière *irrelative* dans cette situation. Si l'on peut, d'une certaine façon, penser l'ambiance primaire comme caractérisant des situations dans le monde sans nous, à savoir des présences expressives et affectives sans sujet, on doit également reconnaître que les ambiances dites secondaires, celles que nous éprouvons à chaque instant de nos vies, se présentent alors *comme* ces ambiances primaires. Dans le cas des ambiances, l'apparaître subjectif se révèle lui-même apparaître en soi et s'efface devant lui. Dès lors, la phénoménalité humaine n'est pas tant un miroir déformant qu'il faudrait briser pour accéder au réel qu'une vitre si transparente et si immatérielle qu'elle nous le livre comme tel.

Ainsi on peut affirmer que l'*antéposition* des ambiances primaires est justifiée phénoménologiquement par la façon dont les ambiances secondaires sont elles-mêmes vécues, à savoir comme des ambiances primaires. En l'occurrence, l'expérience subjective des ambiances ne fait pas la différence entre l'originel et le dérivé, l'en soi et le pour nous, et c'est la raison pour laquelle, en vertu de sa phénoménalité propre (la conscience sensible et perceptive), elle livre l'ensemble du contenu ambianciel de l'expérience comme un caractère global, impersonnel et anonyme. En cela, le sujet des ambiances les ressent comme des caractères du fond de la situation, même lorsque ces caractères sont oppressants. Si le sujet réagit à une ambiance négative (triste, hostile, angoissante, etc.) par exemple en y résistant (opposition, fuite, intervention), il n'est pas l'auteur de cette ambiance et il le sait. L'ambiance ne devient pas ambiance lorsque je la sens et y réagis. Elle a toujours l'initiative. Mais, lorsqu'elle est ressentie, elle est ressentie comme une ambiance précédant nécessairement notre sentir et renvoyant à une expression tonale de ce qui nous entoure. Telle est d'ailleurs la manière dont notre flair la saisit. L'ambiance est *une* et *même*, qu'il n'y ait personne pour la ressentir ou qu'une foule transie par elle soit présente. Toute ambiance implique un *décentrement de soi*. Elle nous fait ressentir ce qui n'est pas nous. Quand on se demande à quoi pourrait ressembler une ambiance

²⁰ Une relation qui précéderait les termes reliés n'est pas une relation, c'est une présence simple et continue, ce que nous nommons *homogénéité*, d'où, seule, peuvent se détacher ensuite des termes et des relations. Aussi aucune relation ne peut exister *sans* et *avant* les termes en relation, sinon elle ne relierait rien, mais ne serait rien d'autre qu'une continuité d'expérience.

qui existerait avant que des sujets ne soient capables de la ressentir, on peut toujours se dire qu'il est inutile, et même impensable, de poser une différence entre une ambiance primaire et une ambiance secondaire à partir du moment où ce qu'elles manifestent est identique du point de vue phénoménologique. Car c'est la même phénoménalité *avec* ou *sans* nous.

Ce que nous apprend l'expérience ambiancielle que nous ressentons est donc que ses caractères appartiennent à la situation elle-même et non à ceux qui la ressentent. Elle rend immédiatement compte d'une expressivité autochtone des situations, à savoir des découpes de temps et d'espace mondaines. Par *expressivité*, il faut comprendre ici le fait que ces situations variables, saisies comme des unités d'expérience, possèdent des qualités physionomiques qui leur appartiennent en propre et qui ne sont pas le résultat de projections psychiques de la part des individus qui y ajouteraient leur lot de significations affectives ou esthétiques. L'écophénoménologie désigne alors ce déplacement théorique de la phénoménologie centrée sur l'individu (sujet transcendantal, *Dasein*, conscience, ego s'auto-affectant, hypostase humilié par l'autre, etc.) vers une phénoménologie du champ phénoménal lui-même pris dans sa dimension médiale et ambiancielle. Elle se propose donc rien de moins que de dépasser tout d'abord le paradigme de la perception vers celui du sentir, et ensuite, et de manière plus fondamentale, celui du sentir humain vers une expressivité générale et autonome des situations. C'est la raison pour laquelle l'introduction de la subjectivité n'est ici d'aucun secours, ni dans son versant projectif, ni dans son versant réceptif. L'expressivité originelle des situations est le contraire d'une métaphore, d'un transfert de sens d'une sphère de réalité à une autre, à savoir de l'esprit à la matière²¹. Dans le cas des ambiances, les airs particuliers et leurs intensités variables se manifestent directement et de manière autonome dans ce qui apparaît. Ce sont avant tout des *écophénomènes*, à savoir ni des phénomènes subjectifs (la représentation) ni des phénomènes objectifs (le représenté). Et c'est d'ailleurs

²¹ Bien évidemment ces traits expressifs et physionomiques des situations, à savoir les ambiances elles-mêmes, dans lesquelles nous sommes toujours déjà immergés, peuvent être ensuite réorientés vers la conscience perceptive en fonction des sensations organiques et des visées intentionnelles, produisant ainsi, dans l'expérience concrète de la situation, un phénomène pluriel et multicouches qui entremêle affectivité tonale et conscience jective. S'il existe une *épokhè* typiquement écophénoménologique, elle ne peut consister dès lors qu'à mettre patiemment entre parenthèses ces réinterprétations subjectivantes et objectivantes de la conscience intentionnelle, lesquelles traduisent la donnée ambiancielle primordiale en atmosphères perçues et vécues. Avant le sens intentionnel, se présente le sens ambianciel, avant l'expression signifiante, l'expressivité situationnelle. L'*épokhè* écophénoménologique consiste dès lors à réduire tout étant psychique et physique au fond commun de l'expérience, à la médiance entre les étants et qui n'est pas elle-même un étant, mais l'Entre des étants.

ainsi qu'ils sont ressenties, de sorte que la subjectivation du phénomène, si l'on entend par là sa mise en relation avec un sujet, ne le *subjectivise* pas au sens où elle lui conférerait une dimension phénoménalement subjective en lui imposant le mode d'être du vécu. C'est bien l'inverse qui se passe: l'expérience subjective comme *condition* n'est absolument pas subjective comme *dimension*. Si un sujet est bien nécessaire pour ressentir une ambiance (qui le nierait?), il ne l'est pas au sens où le contenu de ce qui est ressenti est nécessairement dépendant de celui qui le sent. Que notre expérience soit relative à notre constitution subjective, sensible et intellectuelle, ne prouve donc pas qu'elle n'atteint pas directement le réel. Il y a dans le phénomène de l'ambiance un *décrochage* fondamental de la condition et de la dimension (le contenu phénoménal), de sorte que ce qui est donné à sentir se donne de manière étonnamment transparente comme *indépendant* de celui à qui il se donne. En un sens, l'expérience des ambiances confirme le caractère réaliste de l'apparaître *pour nous* qui n'est, au fond, rien d'autre qu'un apparaître *en soi*²². Cela signifie, non seulement que ce qui apparaît est, mais également que ce qui nous apparaît nous apparaît *comme il est*. Si nous sommes assignés à un mode de phénoménalisation particulier, en gros le mode humain et subjectif de l'apparaître, celui-ci, en dépit de sa position, atteste directement de la phénoménalité de ce qui nous entoure et qui n'est pas nous. Il ne possède pas une situation privilégiée. C'est un miroir du monde. Aussi l'ambiance ne s'évanouit-elle pas derrière la conscience que nous en avons. Pour cette raison même, l'expérience mersive que nous faisons de l'ambiance et l'ambiance en dehors de l'expérience que nous en faisons n'ont aucune raison d'être posées comme différentes. Sinon il faudrait encore une fois, selon le schéma du *passage de la puissance à l'acte*, concevoir le fait que l'ambiance ne se manifesterait réellement que lorsqu'interviendrait le sujet la ressentant. Or, nous l'avons vu, quand ce sujet d'expérience la ressent, il ne la ressent pas comme s'il la faisait naître du même coup en lui et par lui. Il la reçoit comme étant et se manifestant *déjà là*, comme une ambiance qui ne vaut pas pour lui en particulier et même pour personne. La présence tonale du monde sans nous est précisément ce que nous vivons et

²² Sur cette thématique du caractère *réaliste* de l'apparaître pour nous, je renvoie aux analyses stimulantes de Grégori Jean, *L'humanité à son insu*, Wuppertal, Mémoires des annales de phénoménologie, volume XIII (2020), 192. Resterait néanmoins à se demander pour quelles raisons les hommes, alors même qu'ils bénéficient de ce caractère apodictique de l'apparaître qui les plonge au cœur même du réel, continuent à croire que ce dernier dépend toujours de leur apparaître conscientiel et est pour ainsi dire dévié par ce filtre perceptif et subjectif. Pourquoi, en somme, le décentrement du vécu n'est-il pas vécu comme tel mais transformé en son contraire, l'idée que le vécu modifie la réalité perçue, en le recentrant?

sentons de manière transparente dans l'ambiance, c'est elle qui prédétermine le *comment* de toute expérience. Autrement dit, ce qui garantit la préséance de l'apparaître *en soi* des ambiances, c'est rien de moins que leur apparaître *pour nous*.

On le voit, loin de désigner la manière dont nous ressentons les situations variables de notre expérience, les ambiances expriment les qualités expressives et tonales de ces situations. Ainsi, du point de vue d'une écophénomologie des ambiances, il est absolument inutile de distinguer apparaître *en soi* et apparaître *pour nous*, de poser, avant l'apparition d'une phénoménalité subjective d'une conscience, une phénoménalité asubjective du monde, puisque, dans la manifestation de toute ambiance, ces distinctions n'ont plus court. Toute expérience ambiante confond ces deux dimensions et elle les confond tout le temps au profit de la première. Tout se passe en effet comme si, en ressentant ici et maintenant une ambiance, nous atteignons directement et immédiatement une situation du monde indépendante de nous. Et tel est bien ce que nous faisons. À l'heure où cette notion d'ambiance est devenue une grille de lecture privilégiée des phénomènes contemporains, et où l'époque elle-même revendique le pouvoir de créer et de manipuler des ambiances, il est bon de rappeler que ces dernières échappent, non seulement à notre volonté, mais également à notre subjectivité. Ce que nous gagnons dans ce *décentrement*, ce n'est rien d'autre qu'un *accès* à l'être, à un être qui n'est pas ici posé comme le corrélat de notre conscience ou de notre volonté, qui n'est pas réduit à une signification ou à un projet, mais à un être qui est ressenti comme la totalité illimitée à laquelle nous appartenons depuis toujours et dont nous ne pourrions jamais être séparés, même par la mort.